

Pierre LEGRAND

Claudine CAMBIER

# LE CAPTIF DE RAGUSE

CINQUECENTO 5

1532-1534

Roman historique

*Editions de l'Astronome*

Des mêmes auteurs, dans *le Cycle CINQUECENTO* :

**Les fortins de Venise - Cinquecento 1 - 1509-1514**

© Éditions de l'Astronome, Cervens, mars 2009

**Le Chancelier de San Marco - Cinquecento 2 - 1514-1524**

© Éditions de l'Astronome, Cervens, mars 2010

**La Signora de Limena - Cinquecento 3 - 1524-1531**

© Éditions de l'Astronome, Cervens, mars 2011

**Le brûlot de Clissa - Cinquecento 4 - 1531-1533**

© Éditions de l'Astronome, Cervens, mars 2012

Le présent ouvrage en constitue la suite.

© Legrand-Cambier, Bruxelles, novembre 2011

© Éditions de l'Astronome, Thonon les Bains, mars 2013

[www.editions-astronome.com](http://www.editions-astronome.com)

[www.cinquecento.be](http://www.cinquecento.be)

## Chapitre 1<sup>1</sup>

### La corde et le ruban

#### Printemps 1532, en mer et à Omiš

Pietro a descendu l'échelle sans un regard en arrière. Il a défait le nœud du cordage qui retenait la frégate, se place à l'avant de l'embarcation légère, échange un regard avec Obrad qui termine de hisser la vergue au sommet du petit mât. Très vite, dansant sur la houle, leur esquif s'éloigne de la lourde galéasse vénitienne, quitte furtivement son ombre, gagne la mer découverte. Un regard circulaire permet à Pietro d'estimer les distances qui séparent ceux qui se préparent au combat. Deux fustes et une galiote rapide<sup>2</sup> font voile vers la masse rouge, immobile de la Zustiniana<sup>3</sup> ; une multitude de petites embarcations ont surgi comme par magie de la dispersion de rochers qui bordent la côte.

C'est bien ainsi qu'Obrad lui avait décrit un jour la tactique des pirates Uscoques : une attaque dispersée rapide, soudaine, rapprochée, menée par deux ou trois navires amiraux<sup>4</sup>. Mais peut-on parler de navires

---

<sup>1</sup> Le présent ouvrage reprend le fil interrompu des aventures de Pietro et en raconte l'issue véritable. Comment comprendre, sans cela, l'identité de celui qui attend à San Clemente ?

<sup>2</sup> Fuste : petite galère rapide de transport. Galiote : petite galère de combat.

<sup>3</sup> Les galéasses vénitiennes ou lourdes galères de commerce, prenaient le nom féminisé de leur commandant.

<sup>4</sup> Historique. Pour tout ce qui, dans ces pages, concerne l'histoire et les mœurs des Uscoques, voir Bracewell, C. W. et Amelot de la H., A.N. Pendant deux siècles, les

## LE CAPTIF DE RAGUSE

amiraux, s'agissant de ces voyous des mers, embusqués dans leurs cavernes à fleur d'eau, insaisissables, car ils connaissent les passes et les courants, noient leurs embarcations dans les hauts fonds pour les renflouer sitôt une proie à portée de leurs rames et le vent favorable ? Ces peuplades, chassées de leurs montagnes par les Turcs, ont installé leurs repaires sur les côtes rocheuses de la Dalmatie, à la limite de l'empire autrichien. Elles y vivent de rapines, et, protégées par l'impunité, prolifèrent, empoisonnent depuis peu le commerce de l'Adriatique. Dans des guerres locales, il leur arrive aussi de détruire des villages voisins. Ils égorgent les hommes, emmènent les femmes, le bétail et les vivres, incendient le reste. Obrad était rescapé de l'un d'eux.

Obrad est un fort gaillard, qui s'était engagé comme *galeotto*<sup>1</sup> dans l'espoir de se racheter un jour un bateau de pêche et de venger sa famille assassinée. Il parle mal le vénitien, avec un accent rocailleux et des roulements de tambour dans le gosier. Durant le voyage de la *Zustiniana*, il a suscité l'amitié de Pietro, pour des raisons qui, comme toujours, tiennent à peu de choses. Puis, quand la *Zustiniana*, isolée du convoi après le coup de vent de la veille, dut se préparer à une attaque des Uscoques, Obrad s'était levé pour dire comment, à Sumpetar, dans la république indépendante de Poglizza, son pays natal, on fait la guerre à ces bandits.

Sur la galéasse vénitienne qui revenait de Chypre, le *Capitano*<sup>2</sup> *Zustinian* aurait préféré être pendu que de laisser des voyous emporter la cargaison de ses marchands et se voir destitué, emprisonné, exilé loin de sa Patrie pour n'avoir pas fait son devoir de représentant de la République Sérénissime, toute puissante dans ces eaux. Il se préparait au combat avec son canon de coursie, ses deux sagres, ses quatre canons de poupe et ses trente arquebusiers dispersés le long des couvoirs<sup>3</sup>. Mais la galéasse était chargée jusqu'à la gueule, le contenu des cales débordait jusque sur la coursie, sa manœuvre était lente. Le *Capitano* avait jugé raisonnable de sacrifier la frégate, ainsi que quelques rouleaux d'étoffes dans l'attaque audacieuse proposée par le *galeotto*. Et lorsqu'on avait demandé un volontaire pour allumer la mèche, Pietro avait bondi, frappé sa paume dans celle d'Obrad. On le laissa faire : n'était-il pas arbalétrier de poupe, c'est-à-dire soldat de la Sérénissime ?

---

Uscoques furent un fléau pour le commerce vénitien et provoquèrent, en 1606, une guerre entre Venise et l'empire Habsbourg.

<sup>1</sup> Galérien libre engagé sur les galères de Venise.

<sup>2</sup> Titre donné à Venise aux commandants de convois de galères de commerce.

<sup>3</sup> Coursie (centrale) et couvoirs (latéraux) sont les planchers qui permettent de se déplacer sur une galère.

## LA CORDE ET LE RUBAN

Ainsi, le sort en était jeté. De toute façon, c'était cette tentative-là ou un affreux carnage. Pour s'en convaincre, il suffisait de jeter un regard circulaire sur la mer constellée de barques.

En face de Pietro, Obrad vient d'établir la petite voile latine ; il en tient l'écoute dans une main, l'autre main posée sur la barre franche. Il est habillé en habitant de ces côtes, vert et rouge : il faut attirer l'attention par son habit d'aventurier en fuite, par les richesses entassées à la hâte, comme un butin : quelques rouleaux de soie, un coffre, de la pacotille, une poignée de ducats d'or. Et, sous tout ce fourmiment, des sacs d'étoupe imbibée de graisse, et, dessous encore, deux barils de poudre, prolongés par une mèche dont Pietro tient l'extrémité à portée de main. Enfin, dans ses doigts, le briquet dont la mèche rougeoie déjà.

- Va plus au large, Obrad, dit Pietro en indiquant du tranchant de la main une route qui doit serrer le vent d'un peu plus près.

Obrad inspecte la route, sous la bordure de la petite voile latine.

- Tu t'éloignes de l'île, Seigneurie. Si toi fais ça, nager dans l'eau plus longtemps.

- Oui, mais si nous passons entre les deux fustes, nous avons une chance d'en toucher deux plutôt qu'une.

Obrad promène plusieurs fois son regard dans la direction de chacune des deux fustes, l'une à gauche, l'autre à droite de leur trajectoire. Il évalue rapidement les distances, les vitesses respectives, retrousse les lèvres dans un sourire carnassier de ses dents, si blanches sous sa moustache de tartare, borde un peu la voile, puis se contente de répéter ce qu'il avait dit un instant plus tôt, lorsqu'ils claquaient leurs paumes :

- Avec toi, Seigneurie, Sumpetar vengé certain.

Sumpetar, c'était son village natal, à quelques lieues de Spalato et de Clissa<sup>1</sup>, là-bas, sur la côte. Au large de son pays dévasté, il sent approcher l'instant de soulager sa haine. C'est cela qui décuple son audace.

Pietro, lui, se tient debout à l'avant du bateau. Il fait de grands signes à la fuste la plus proche. Il est torse nu, un vrai matelot déserteur, avec son caleçon blanc retroussé jusqu'aux genoux et ses cheveux noirs rassemblés dans la nuque. Le ruban de velours rouge qui lui lie les cheveux est la seule note insolite de son accoutrement. Mais dans la transe de l'action, il est loin de penser à la jeune fille qui le lui a donné, un soir de bal. Il agite une étoffe blanche tout en surveillant dans la fièvre l'approche des ennemis. Le petit bateau mord la lame, remonte gaillardement le vent de mer. Les silhouettes des fustes ennemies se mettent à grossir dangereusement.

- Maintenant, Obrad ?

---

<sup>1</sup> Aujourd'hui respectivement Split et Klis.

## LE CAPTIF DE RAGUSE

Obrad se penche pour la première fois. Ils sont à portée de canon.

- Montre richesses. Elles valent plus que nous, répond placidement Obrad.

Pietro soulève le rouleau de soie qui scintille malgré la lumière parcimonieuse du ciel chargé. Il s'empare du coffre et fait couler de sa main les pièces d'or. Déjà, on distingue, à bord de la fuste, les silhouettes des hommes d'équipage rassemblés le long des filarets<sup>1</sup>. La deuxième fuste, un peu plus loin, suit une route parallèle à la première. La surface de l'eau transporte des cris.

- Maintenant ?

Obrad se penche pour la deuxième fois. Il voit quelques éclairs d'arquebuses, quelques petits jets d'eau surgir à quelques brasses, sur son avant et sur sa gauche.

- Déroule soieries. Préfèrent trouer nous que elles, dit Obrad.

Il est évident qu'ils sont à présent à portée d'arquebuse. Un remous se fait sur la galère la plus proche, une sorte de bagarre dont Pietro ne voit pas la fin parce qu'il déploie devant lui une fabuleuse étoffe rouge sang. Cependant, Pietro, tournant la tête, aperçoit maintenant l'autre fuste, sa grande voile gonflée débordant largement de sa carène, et en son centre, la bouche ronde de son canon de proue.

- Maintenant ! s'écrie Pietro.

Poussée par le vent arrière, la deuxième fuste s'approchait en effet à grande vitesse. La mer se couvre de cris, mais point de détonations au bout de leur éclair de feu. Obrad a un sourire.

- Pas maintenant nous tuer, mais quand aurons sauté à l'eau. Faudra un peu nager dessous, pas en ligne droite, répond simplement Obrad.

À l'avant, Pietro s'agitait toujours. Il brandissait alternativement le drapeau blanc, le coffret, les étoffes. Lorsqu'il se penchait, il vérifiait la position des mèches, soufflait sur celle du briquet. Enfin, Obrad arrime l'écoute de la voile. La petite frégate remonte la belle brise à vitesse régulière, son gouvernail est souple, mais il prend la précaution d'arrimer aussi la barre. À présent, il faut laisser faire le vent. Un bateau allant à la voile comme ces fustes ne change pas facilement de cap et la petite frégate, qui est pourtant la plus légère et la plus maniable, va son allure déterminée en ligne droite. Obrad se penche alors pour la troisième fois.

- Maintenant, Seigneurie.

Pietro rejoint les deux mèches. Celle qui trempe dans les barils de poudre se met à crépiter, exhalant une petite fumée bleue. Les deux hommes, roulant sur eux-mêmes par-dessus le plat-bord, se laissent tomber dans la mer.

---

<sup>1</sup> Pièces de bois servant de rambardes.

## LA CORDE ET LE RUBAN

Le choc est rude. La mer, au printemps, a conservé son âpreté hivernale et, bien que les corps exposés nus à la brise du soir se soient déjà endurcis, le contact glacé de l'eau produit un effet paralysant. Pietro se sent couler, aussi lourd qu'une pierre, sa poitrine serrée dans un étai de glace, ses membres inexistant, les oreilles remplies de sons confus. Il plane dans un vide boréal, à demi conscient, comme hésitant entre la vie et la mort. Il coule au milieu de frôlements étranges, oppressé, pétrifié. Il n'est plus qu'une pierre froide, un marbre qui rejoint les profondeurs marines, englouti à jamais.

Une déflagration sourde semble venir des profondeurs, lui enfonce le ventre, lui secoue la poitrine. Il ouvre la bouche, l'eau salée s'engouffre dans ses entrailles, quelque chose en lui se réveille, il ressent un besoin urgent de respirer, remue les jambes, les bras, se précipite vers la lumière faible, diffuse, filtrée par l'eau verte. Son halo se constellait d'une pluie noirâtre ; des objets informes y plongeaient avec rage, flottaient à la dérive, et Pietro se précipite vers cette tempête, la poitrine au bord de l'explosion. Jamais instants ne furent plus angoissés, jamais urgence plus impérieuse, et ses jambes se plient, se tendent, s'agitent, frénétiques, et ses mains s'appuient sur l'eau qui ruisselle sur ses flancs et lui brûle le gosier.

Quand sa tête jaillit hors de l'eau, il est saisi par un tumulte inouï et soudain de hurlements, de crépitements. Une lumière rougeâtre teinte l'eau et le ciel. Il crache, tousse, avale une grande goulée d'air. C'est un air épais au goût âcre de poudre, de chanvre et de bois brûlés. La pluie étrange a cessé, il tourne la tête, embrasse un instant à peine le spectacle qu'il s'apprête à fuir : un brasier gigantesque, des voiles en feu s'en vont par lambeaux emportés par la brise ; la proue de la fuste sur laquelle Obrad avait dirigé la frégate s'enfonce dans l'eau. La mer s'engouffre déjà vers le château de poupe, que les hommes prennent d'assaut, ceux qui s'y trouvent repoussant à coups d'espars et de crosses d'arquebuses ceux qui tentent de l'escalader. La petite frégate a sombré mais sur l'eau flottent, dispersés, une quantité de petits radeaux d'étope en feu. La deuxième fuste est transformée en torche géante, crachant une fumée rouge et noire. Sur celle-là, les hommes courent en tous sens, s'affairent à coups de seaux, de chaudrons et de tout ce qui est creux pour tenter d'éteindre l'incendie. Mais le spectacle le plus terrible se déroule au ras de l'eau où, parmi flammèches et débris fumants, des centaines d'insectes font bouillonner la mer et continuent le combat qui fait rage autour du château arrière, de l'eau jusqu'au cou, autour d'un coffre, d'un rouleau d'étoffe dégradée, d'un espar, d'un bout de bois flottant. Dominant le crépitement des flammes, retentissent les hurlements sauvages et les cris aigus de ceux qui se noient, se tordent dans les affres de la mort certaine,

## LE CAPTIF DE RAGUSE

les os brisés, les pieds entravés par les chaînes, brûlés, la chevelure en feu, la peau grésillante, turgescence, grillés vifs avant de plonger dans l'eau glacée. D'autres jettent à pleine poitrine des prières au ciel. Pietro se met à nager vers l'îlot.

Il fuit à grands mouvements de jambes et de bras. Il nage avec frénésie, lutte contre la houle, se fatigue. À ce rythme, il n'arrivera jamais jusqu'au récif. Il s'arrête un instant pour reprendre son souffle. Il constate qu'il s'est un peu éloigné du lieu du drame, mais ne se trouve pas encore hors d'atteinte d'un mousquet ou d'un projectile. Heureusement, personne en ce moment ne songe à le poursuivre. Il met longtemps à reprendre le contrôle de sa poitrine, et il tourne sur lui-même pour chercher Obrad. Ce n'est pas facile, dans la houle miroitante et le jour gris, de distinguer une tête émergeant de l'eau. Là-bas, du côté des embarcations en feu, une chaloupe se détachait, ramait vers la côte. Comme lui nage vers l'îlot, il n'y a aucun danger que leurs routes se croisent. Il reprend sa nage, plus lentement, contrôle ses gestes, accorde sa respiration. Il concentrait son esprit sur l'efficacité des mouvements, dans l'espoir à la fois de durer et d'aller plus vite lorsque soudain, une formidable détonation secoue l'air et la mer.

Pietro s'arrête une seconde fois, se retourne. Il ne voit d'abord que la silhouette noire d'un homme, plaquée dans le ciel à une hauteur improbable. Un pantin désarticulé, projeté sur un fond de fumée grise : la deuxième fuste vient d'exploser. Sans doute, le feu s'était-il propagé à ses réserves de poudre. Les débris rougeoyants s'éparpillent sur la mer en mille brandons fumants. Quelques-uns tombent autour de lui, frappent l'eau dans un chuintement rageur. Le spectacle est terrible, étrange et presque beau. Il en sort des cris épouvantables. Du côté de la Zustiniana, retentissent d'autres détonations plus sourdes, montent d'autres nuages de fumées opaques : le combat est engagé entre la galéasse vénitienne et la galiote pirate qui la cernait sur l'autre bord.

Pietro s'est encore un peu éloigné, mais il est urgent de s'éloigner davantage et il s'apprête à reprendre sa nage lorsqu'à une cinquantaine de brasses sur sa gauche, retentit un nouveau hurlement. Un homme est là, qui brandit deux poings au bout de deux bras ensanglantés, et vocifère avec frénésie. Pietro reconnaît Obrad et son vêtement rouge qui lui colle aux bras. Il l'imité, avec d'autant plus de joie qu'il vient de s'apercevoir que les petites embarcations, si nombreuses avant la double explosion, ont disparu du décor, aussi mystérieusement qu'elles étaient apparues. Obrad brandissait ses bras rouges, faisait retentir son triomphe. C'est alors qu'apparut, contournant le brasier car elle avait échappé aux canons vénitiens, la galiote rapide des Uscoques.



## LA CORDE ET LE RUBAN

Elle est très rapide. Elle a amené sa voilure et manœuvre à la rame, toute la palamante travaillant au passe-vogue<sup>1</sup>. Elle entraîne dans son sillage plusieurs chaloupes qui vont repêcher des naufragés, du moins, ceux qui appellent encore parmi la multitude de corps inertes flottant à la surface de l'eau. La galiote, traçant une large boucle, a aussi rattrapé la chaloupe que Pietro avait vue se diriger vers la côte, avant l'explosion de la deuxième fuste. Il est urgent de reprendre la nage, de s'efforcer de passer inaperçu d'un œil exercé ; important de garder la tête sous l'eau autant que possible. Mais il est difficile, dans l'effort accru pour gagner de la vitesse, de garder longtemps la tête sous l'eau.

Pietro nage sans se retourner. Devant lui, les brisants de l'îlot approchent avec une lenteur désespérante. Faut-il épargner l'effort pour tenir jusque-là, ou faut-il forcer l'allure, au risque de devoir s'arrêter pour calmer l'affolement de sa respiration ? Où est Obrad ? La houle cache et montre alternativement le rivage. Arrivé là-bas, il faudra encore contourner les brisants. En nageant, il s'est rapproché d'Obrad, mais Dieu, qu'il voudrait être déjà sur la grève cachée derrière ces roches inaccessibles ! Son cœur va exploser. À présent, il l'entend battre. Il ne l'a jamais entendu battre aussi fort, aussi vite, avec ces chocs de tambour qui lui font vibrer le ventre. Or, ce n'est pas son cœur qu'il entend, mais la cadence du gong qui rythme la nage de la chiourme : la galiote approche.

Elle n'a pas réduit l'allure. Elle fend la mer. Ses rames frappent l'eau dans une double traînée d'écume. Elle file sur la surface liquide, large et d'aplomb, agile comme un reptile sur une ardoise lisse. Peut-être repart-elle à l'assaut de la Zustiniana qu'elle compte prendre par le travers avec son canon de coursie et ses aspics ? C'est peu probable : son but n'est pas de couler bas, mais de tuer pour piller. Une chaloupe qu'elle traîne se détache de sa coque, s'approche des naufragés. Quand Pietro perçoit des voix humaines émergeant du chuintement de l'eau et du battement sourd du gong, il sait qu'il est perdu.

Ce qui suit est une confusion de cris, de plongées sous l'eau, de jaillissements d'écume. Des silhouettes noires se sont penchées sur lui, il tire son couteau de sa ceinture, engage une lutte violente, brève, inégale. Dans le tumulte d'un combat où il se débat comme un diable, un coup sur l'oreille l'étourdit à demi et il se sent hissé hors de l'eau, malmené, traîné, les poignets, les chevilles entravés.

---

<sup>1</sup> Palamante : ensemble des rames d'une galère. Passe-vogue : allure rapide.

## LE CAPTIF DE RAGUSE

Il reprend ses esprits au milieu d'un entassement invraisemblable de corps assis ou étendus sur l'espale<sup>1</sup> d'une galère moyenne. Tous ruissellent comme lui, les cheveux, les vêtements collés à la peau. Certains sont enroulés dans des voiles, la plupart grelottent, les lèvres bleuies.

Pietro remue sa tête endolorie. Ils sont quelques-uns, adossés aux filarets, les chevilles entravées et les poignets liés dans le dos. Obrad est là, à quelque distance, rouge et vert, la moustache collée au menton, le front haut. Parmi eux quelques hommes en haillons arrondissent le dos. Ils ont le vêtement sec : ceux-là, visiblement, n'ont pas été repêchés. Ce sont probablement ceux qui fuyaient en chaloupe vers la côte. L'un d'eux porte même une casaque de bon drap : leur chef, sans doute. Pietro fait pivoter les vertèbres de sa nuque. Le sifflement de son oreille couvre les bruits ambiants, les voix. Sur le fond du ciel gris de nuages et de fumées, un homme s'avance, bouche cruelle, port altier, ce ne peut être que le capitaine de la galiote et le chef de l'escadre uscoque. Il passe son regard de maître sur chacun des hommes entravés, s'arrête devant Obrad, sourit largement, hideusement, formidablement. Il ouvre une bouche aux dents brunes, aboie si fort que Pietro perçoit :

- *Bok... Glavni Sumpetar!*<sup>2</sup>

Pour toute réponse, Obrad envoie un jet de salive qui vient s'écraser sur la botte du capitaine uscoque. Pietro se rend compte qu'il assiste à la conclusion d'un long affrontement. Il s'attend au pire mais le chef pirate se contente de désigner son ennemi du bout de sa badine. D'un coup vif du poignet, il en relève la pointe avant de passer au prisonnier suivant. L'homme en guenilles baissait la tête. Le capitaine le toise avec mépris, abaisse la pointe de sa badine. Quand il arrive devant l'homme à la casaque de drap, il laisse exploser une colère dont Pietro ne comprend que les expressions du visage et la résonance terrible des mots tchakaviens<sup>3</sup> hurlés avec un mépris et une violence inouïes. Le coupable, terrassé, tente pourtant une défense.

- *Ča?* crache le capitaine.

Et, sans en écouter davantage, il fait sauter vers le haut le bout de sa badine. Les deux suivants sont de misérables esclaves qui n'ont droit qu'à un coup de poignet vers le bas. Au bout de la rangée se trouve Pietro.

---

<sup>1</sup> Plate-forme arrière d'une galère.

<sup>2</sup> Salut... chef Sumpetar !

<sup>3</sup> L'un des trois dialectes parlés sur la côte et les îles dalmates dès le XII<sup>e</sup> siècle. Le pronom interrogatif neutre « quoi ? » (prononcé *tcha*, écrit *čā*), a donné le nom de ce dialecte : le tchakavien ou *čakavski*.

## LA CORDE ET LE RUBAN

Le capitaine s'arrête, le dévisage. Pietro tenait la tête droite, le regard à mi-hauteur, en attente. Il ne comprend rien de ce que ricane l'Uscoque mais il sent la badine lui fustiger la glotte avant de s'abaisser. L'a-t-il pris, lui aussi, pour un homme sans importance, ou bien lui réserve-t-il un traitement d'une autre sorte, comme un coup de sabre à travers la gorge ?

D'une volte rapide, l'Uscoque se détourne avec dégoût, monte lentement rejoindre son siège de commandement d'où il domine le pont. En chemin, il emploie encore sa badine pour désigner les matelots en charge de la prochaine manœuvre puis va s'asseoir, prenant tout son temps, regardant les hommes désignés s'affairer avec empressement. Il y avait de la gourmandise barbare dans la lenteur du maître autant que dans la hâte des mariniers.

Les matelots désignés travaillent aux drisses de l'antenne, de manière à placer ses extrémités en croix sur l'arbre et haut sur l'eau. Le quart et la penne<sup>1</sup> forment ainsi deux merveilleux gibets. Pietro frissonne quand on oblige Obrad à se mettre debout. Le Dalmate, faisant mine de rouler les épaules, a le temps de tourner vers son compagnon son visage rude où flotte une sorte de sourire farouche. Puis on traîne Obrad sous l'écoute nouée en anneau. Le *Glavni* de Sumpetar ne pouvait entrer dans la mort qu'avec orgueil.

Pietro baisse le front et sent cruellement le froid. Il respire fort pour libérer sa poitrine et la dégager des sanglots qui montent en secousses. Enfin, il lève un regard de prière vers l'homme dont la silhouette rouge et verte se dandine à présent au bout de l'écoute, au rythme de la houle. Il se contente de pleurer. Ses larmes sont moins salées que l'eau de mer.

Pietro se désintéresse de la suite. Que les matelots viennent chercher l'homme à la casaque de drap et le mettent debout lui importe peu. Il regarde avec indifférence la taille élancée du condamné, ses cheveux noirs rassemblés dans la nuque. Son riche manteau de drap recouvre une sorte de surcot matelassé et une chemise de toile. Le vêtement constitue un salaire suffisant pour tous les bourreaux de la terre. Aussi faut-il peu de temps à ceux-ci pour dépouiller le malheureux, ne lui laisser qu'un caleçon de coton blanc qui lui tombe aux genoux.

Quand le second pendu se balance à l'autre extrémité de l'antenne, une trouée jaune apparaît dans le ciel de nuages. Un soleil moribond fait une brève apparition, un pinceau de lumière balaye subitement la mer, comme si le feu du ciel venait raviver celui qui s'éteint lentement sur l'eau. Il éclaire les deux pendus d'une lumière quasi surnaturelle. On

---

<sup>1</sup> Noms des deux pièces de bois qui forment l'antenne d'une galère.

## LE CAPTIF DE RAGUSE

aurait pu croire que, non contents de les pendre, on les mettait à présent au bûcher.

Pietro est malade de chagrin, malade de froid, malade d'inquiétude. Il tremble de tous ses membres. Quel sort lui réserve-t-on ? Pourquoi l'a-t-on épargné, alors qu'il a travaillé à la perte des deux navires pirates ? Est-ce parce qu'ils n'ont que deux potences ? Sottise : qu'est-ce qui les empêche de passer une troisième corde à l'antenne ? Voilà : on le réserve pour un emploi précis. Il servira de spectacle aux femmes uscoques qui se délectent, paraît-il, de cruautés sanguinaires. Quel spectacle ? Un jeune homme beau, jeune et bien fait sera conduit sur la place publique, on lui arrachera un à un des lambeaux de peau, lui tailladera les membres, jettera le meilleur en pâture à leur avidité barbare, elles boiront son sang. Pietro passe un moment à imaginer les pires supplices sous les rires des femmes et il tremble de plus belle.

Cependant, le soir s'annonçait et la galiote devait se remettre en route. On a ouvert une cale ténébreuse dans laquelle on a jeté les prisonniers. En entendant la trappe se refermer sur sa tête, Pietro, suffoqué par les remugles internes et les vapeurs humaines, entre dans une sorte de demi-conscience. Finalement, il y a là quelque chose de rassurant : ce n'est plus que de la misère ordinaire.

Misère ordinaire, mais misère nouvelle pour le jeune Aurelio. Arrivé au port, on lui a jeté une camisole de futaine puis il est poussé dans une mesure aménagée en prison. Là gisaient déjà une trentaine de corps endormis avec qui il partage la chaîne, la chaleur animale et les poux. Bientôt, vaincu d'épuisement, il sombre dans un sommeil de bête.

Le lendemain, dès l'aube, des aboiements de voix, des coups de pied, des coups de corde le sortent de son sommeil. Le soleil n'a pas encore passé par-dessus les monts qu'il marche, attaché à une longue chaîne, en file sur le chemin caillouteux qui serpente au fond d'une gorge.

Au bout de quelques heures de marche, ils ont contourné la barre rocheuse qui ferme le fjord. Un village apparaît au pied de la falaise, une cinquantaine de foyers serrés autour d'une église, le tout planté sur une avancée de roches que contourne la rivière. Les maisons les plus riches y sont de pierre, entourées d'un poulailler. Une étroite bande de prés s'étend plus loin. L'herbe de la rive est grasse et la terre semble fertile, mais les étendues verdoyantes cèdent vite à la rudesse des montagnes pelées qui bouchent l'horizon.

Ici, Pietro, le Vénitien habitué aux étendues sans fin, se sent au fond d'un puits.

## LA CORDE ET LE RUBAN

Les esclaves sont alignés dès l'aube par les gardes chiourme ; passent alors des femmes ou des intendants qui emmènent ceux de leur choix pour les travaux privés des maisons. Tous les autres sont envoyés aux travaux d'utilité publique qui sont nombreux dans ces communautés organisées : transport de l'eau, ramassage du bois, entretien du feu du four commun, fourrage et litière des bêtes, travaux des champs. La nuit, ils se retrouvent une vingtaine de compagnons de misère dans une sorte d'étable aux murs de boue où règne la chaleur animale ; ils s'allongent sur la même paille qui sert aux chevaux, le long de la chaîne commune, et mettent en commun les poux.

Les femmes les voient passer, s'exténuer au travail, sans leur accorder un regard. Elles sont assez belles, oisives, passent leur temps en palabres, soins du corps et de parure. Ces esclaves barbus, vêtus de haillons ne méritent pas leur moindre attention. L'un d'eux se signale-t-il par un geste de soumission, elles l'ignorent, tout geste maladroit étant dénoncé aux gardes qui sanctionnent les fautifs à coups de corde.

La corde, la compagne la plus fidèle des esclaves, leur maîtresse. La corde qui danse et s'exhibe, virevolte, nue et dangereuse : malheur à celui qui la quitte des yeux. Elle est présente au lever, au rassemblement, au travail. Elle sert à casser les volontés et à transformer un homme libre en esclave. On reconnaît les plus anciens prisonniers à leur indifférence à la corde, les plus récents à leur empressement à y échapper. C'est pourquoi ils lui obéissent, devinent ses volontés, devançant ses ordres. La corde, bonne fille, ne se met en colère que pour de bonnes raisons ; la plupart du temps, elle frappe à son rythme, impose sa présence ; elle sait qu'à la longue, elle gagne.

Pietro a profité d'un jour de l'absence de la corde aux heures de repas pour communiquer avec ses compagnons d'infortune. Mais ceux-ci n'ont répondu que des sons gutturaux qu'il ne comprend pas. La plupart du temps, il ne rencontre dans leurs yeux vides que l'absence de projet, l'absence de révolte, l'étouffement de la pensée, l'effet de la corde. Ce sont ceux que la corde a consumés. Pietro comprend que de s'enfermer en soi-même par épuisement, aggravé par l'absence de langage commun, est une forme de captivité plus insidieuse encore.

Un jour, il est même allé jusqu'à faire l'expérience d'un geste : celui d'offrir son croûton de pain à l'homme qui mastiquait avidement à côté de lui. Pouvait-on qualifier de réponse le regard qu'on lui adressait, vide d'incompréhension, plein d'étonnement à l'état pur, avec cet ahurissement, cette paralysie de l'esprit ? Pietro aurait préféré que l'homme à qui il faisait cette offrande dérisoire s'empare de la nourriture dans une précipitation de chien affamé. Tout ne vaut-il pas mieux que cette absence ?

## LE CAPTIF DE RAGUSE

Un autre jour, mangé de vermine, il abandonne ses seaux au bord de la rivière, ôte sa camisole et plonge dans le courant. Comme sa tête lui démange, il entreprend de démêler ses cheveux, détache le ruban de velours rouge. Serpent minuscule, la lanière d'étoffe flotte mollement à la surface de l'eau paresseuse, s'éloigne lentement vers le fort du courant. Elle avait déjà dérivé à quelques brasses lorsque Pietro s'en avise. Tout à coup, ce morceau de tissu prend pour lui une importance nouvelle, celle d'un talisman. Le perdant, il lui semble qu'il perdrait tout, tout lien avec le passé, toute chance de retrouver jamais le chemin de Venise. Dans la conviction que sa vie est désormais attachée à ce bout de velours, il se lance à sa poursuite pour le reprendre, referme sa main sur lui avec le sentiment d'avoir récupéré son âme au bord du gouffre de l'enfer. Ce geste, qui ressemblait à une tentative d'évasion et avait coûté une frayeur au gardien, lui vaut dix coups de corde. De ce jour, lorsqu'il s'endort, les épaules meurtries et les membres rompus par les travaux de la journée, il enroule entre ses doigts le bout de ruban délavé et, dans sa prière à Dieu, mêle des mots de tendresse adressés à Antonina.

Parce qu'Antonina, un soir de bal, lui avait pris la main pour l'entraîner sous l'ombre des arbres et la promesse d'un baiser ; parce qu'Antonina, sous les lumières des candélabres et des girandoles, avait laissé tomber son ruban, lui murmurant : « Garde-le, Pietro. C'est un gage. À tout moment, il te dira que je t'aime et que j'attends ton retour » ; parce qu'Antonina est sa jeunesse qu'il gaspille, sa Patrie qu'il a perdue, Antonina cristallise à présent toutes ses aspirations. Pourtant, le jour où il avait ramassé le ruban d'Antonina, il n'était question, pour lui, que de la quitter quelques mois pour aller étudier à l'université de Padoue. Ah ! qu'il est loin, le temps de Padoue, et que ne donnerait-il pas aujourd'hui pour y retourner, et qu'il aurait de plaisir à se trouver à nouveau tout mélancolique à cause d'une séparation d'avec Antonina, s'il ne s'agissait que d'aller à Padoue parler philosophie entre riches jeunes gens de la bonne société ! Tonina, reviendrai-je jamais ? Dieu, que vont-ils faire de moi ? S'ils demandent rançon, mon retour est une question de semaines, mais ils se moquent bien de savoir qui je suis. Tonina, que valent nos serments ? Seigneur Dieu, ne m'abandonnez pas dans ma misère. *Mère*<sup>1</sup>, si vous voyiez dans quel état est votre fils... *Père*, si vous étiez encore Grand Chancelier de Venise... *San Pietro, mio Padrone, pietà !* Tonina, savoir que tu m'attends me donnera le courage et de m'évader et de me battre. Et chaque soir il embrasse comme une relique sacrée le ruban rouge qui ne lui renvoie que l'odeur de sa peau et de sa misère.

---

<sup>1</sup> *Père, Mère* : Père, Mère (dialecte vénitien).

## LA CORDE ET LE RUBAN

Certains autres soirs, Pietro, en triturant le ruban d'Antonina, a envie de pleurer. Dix jours se sont passés dans ce désert, peut-être plus, il ne compte plus, mais cela lui semble une éternité. Réduit à travailler, à obéir, ses pensées ne l'entraînant que sur la piste du désespoir, l'étudiant de Padoue décide alors, malgré le danger théorique que cela représente à ses yeux, d'abandonner la pensée. Ce doit être un exercice comme un autre : sitôt compris le langage élémentaire des gestes et quelques termes courants de la *lingua franca*<sup>1</sup>, il exécutera ce qu'on attend de lui, et sa seule activité mentale se résumera donc à regarder, emmagasiner, retenir.

Les Uscoques sont des chrétiens. Ils ont édifié au milieu du village une église de pierre. Sur le linteau du porche, est gravée leur devise : *Si Deo pro nobis, quis contra nos ?*<sup>2</sup> Mais le jour du Seigneur, le prêtre dit la messe sur la place, autour d'une stèle surmontée d'une croix. Les cantiques y sont chantés tant par les hommes que par les femmes qui se parent avec plus de soin ce jour-là : boucles d'or, bagues précieuses, fichus de dentelles sortent des coffres volés. Pietro s'étonne de ces cérémonies à ciel ouvert, s'arrête au spectacle de tant de voleurs en prière. Après tout, ne sont-ils pas rassemblés au pied de celui qui en avait absous deux d'entre eux ? Et la présence du Crucifié les autorise peut-être à choisir cette même stèle au symbole douloureux pour torturer ceux qui leur résistent.

C'est que la maison de Dieu sert à d'autres offices : elle s'ouvre surtout aux conducteurs de charrettes venus par le chemin de la montagne. Ces jours-là sont extraits de la nef sacrée coffres, ballots, sacs de toile au contenu mystérieux. Et les charretiers ne chantent pas des cantiques en latin, ils s'invectivent en allemand.

Comme ils cultivent peu et nourrissent peu de troupeaux, la nourriture des Uscoques dépend du succès de leurs rapines ; c'est pourquoi elle est des plus irrégulières. Aux jours de disette succèdent des jours de surabondance. S'ils mettent en réserve quelques fûts de vin dans leurs caves ou dans leur église, ils ne possèdent pas assez de sel pour conserver la viande et il n'est pas question de compter sur la République de Venise, qui contrôle tout ce commerce dans l'Adriatique, pour leur en vendre à suffisance. Si bien que, lorsque survient une prise de viande, ils la consomment jusqu'à l'écoeurement avant qu'elle périsse. Alors, ils s'empiffrent au cours d'interminables festins agrémentés de vin dans la mesure de leurs réserves. Ces jours d'abondance de viande, même les

---

<sup>1</sup> Dialecte parlé tout autour de la Méditerranée, fait d'un mélange d'espagnol, d'italien, de français et de turc, qui permettait aux marins et marchands de communiquer entre eux.

<sup>2</sup> Si Dieu est pour nous, qui peut être contre nous ? (latin). (Bracewell, C. W.)

## LE CAPTIF DE RAGUSE

esclaves reçoivent le fond des cuves de ragoût ou quelque bas morceau à la limite de la pourriture.

Parfois, niant qu'il s'agisse là d'une activité de l'esprit, Pietro résume la situation, comme on passe en revue une série de dessins qui rappellent un voyage, mais il le fait du bout des doigts, du bout des yeux, essayant de ne pas en tirer de conclusions philosophiques, ce qui est très étranger à sa nature. Clairement, il n'existe ni pour les hommes, ni pour les femmes. Peut-être un peu pour les animaux, dans la mesure où il leur fouette l'arrière-train. Il existe surtout pour les gardiens et leur corde. Il mange, digère, défèque dans la crasse. Mais il survit. Le ruban de velours le rattache au passé ; il faudra aussi qu'il le mène vers l'avenir.

Mais y a-t-il un avenir ? Mourra-t-il dans cet enlèvement, au fond de ce puits ? Tous les jours se ressemblent, gris, pénibles, solitaires à mourir. Chaque lever de soleil était jadis pour lui une promesse ; ils sont devenus autant de moments de désespoir. Et ce jour de la fin du mois de mai ne fait pas exception : lever à l'aurore à coups de l'éternelle corde, distribution de pain rassis et de vinaigre, rassemblement des prisonniers, en rangs comme à l'accoutumée. Il restait à attendre qu'apparaissent les villageois comme les commères qui s'avancent vers les étals du marché, à l'appel de la *marangona*<sup>1</sup>, à Venise. Venise...

Dans le cerveau de Pietro retentit l'appel de la *marangona*. Mais ce n'est pas le son de la cloche qui se fait entendre, c'est le tintement de la chaîne que l'on étend. Ils s'apprétaient donc ce matin-là à remplacer la tyrannie de la corde par celle de la chaîne, ou plutôt, à superposer les deux supplices dans une nouvelle marche à travers les chemins escarpés. La fameuse chaîne posée au sol se ramifiait tous les trois pieds pour laisser pendre son anneau tel un sinistre fruit rond. Il en avait supporté sa part pour marcher du port au village de la falaise. Il est question à présent de la transporter du village de la falaise au port.

Les prisonniers la soulèvent pour soulager leur cheville. Ils ne la traînent pas, ils la portent comme on porte un fardeau et son cliquetis passe lentement sur la route étroite qui longe la rivière. Quand au bout de deux heures de marche, la mer apparaît à la sortie du fjord, le regard s'élargit sur l'étendue bleue barrée d'une grande île. Pietro sait qu'au nord se trouve la presqu'île de Spalato. Mais qu'elle paraît lointaine, inaccessible, cette terre vénitienne ! Fragile, même, surveillée par la puissante citadelle de Clissa, que l'on voit de la mer dominer le ciel. Ici, à Omiš, on n'est nulle part. Omiš est un creux de côte, une cassure dans la montagne abrupte, l'entrée d'un fjord, une plage de sable et de graviers au bout de laquelle un ponton construit à la hâte dessert deux galiotes.

---

<sup>1</sup> Cloche qui annonce, à Venise, le début de la journée de travail.



## LA CORDE ET LE RUBAN

Que font tous ces hommes rassemblés sur l'aire caillouteuse ? Une foule de prisonniers attend là par rangées et quelques chaînes viennent les rejoindre, descendant d'autres chemins, chenilles monstrueuses se tordant dans la poussière dans un tintement incessant.

Ils doivent être plusieurs centaines d'esclaves rassemblés sans doute pour un vaste marché. Mais on compte peu de clients, seulement quelques bourgeois, quelques-uns flanqués de secrétaires, esclaves eux-mêmes, à en juger par leur vêtement grossier. Des groupes de soldats en armes patrouillent autour d'un cercle invisible. Étrange marché, se dit Pietro.

Ceux qui s'avancent les premiers sont trois dignitaires dédaigneux. Pietro reconnaît aussitôt celui du centre, qui bombe le torse et fait claquer sa badine sur sa botte : le capitaine de la galiote.

Il comprend à cet instant que son sort est en train de changer.

\*\*\*

## TABLE DES MATIÈRES

	page
<b>Prologue</b>	9
Uzès, octobre 2010	
Chapitre 1	13
Chapitre 2	29
Chapitre 3	47
Chapitre 4	63
Chapitre 5	85
Février 1533, Omiš	91
Chapitre 6	103
La foire des Quarante Martyrs de Sébaste - Mars 1533, Omiš	
Mars 1533, Raguse	109
Chapitre 7	119
Le pont de pierre d'Ûsküb - Mars-avril 1533, de Raguse à Constantinople	
Chapitre 8	135
Les hommes d'Alvise Gritti - Avril-mai 1533, Grèce, Constantinople	
Chapitre 9	155
Pietro et Alvise - Mai 1533, Constantinople	
Chapitre 10	173
« Un autre moi-même » - Mai 1533 (suite), Constantinople	
Chapitre 11	191
Le troisième défi - Mai 1533, Constantinople - en mer	
Chapitre 12	207
Discretissime, secretissime... - Juin 1533, Venise	
Chapitre 13	223
Le retour - Juin 1533, Venise	
Chapitre 14	241
La <i>relatio</i> - Juin 1533, Venise	
Chapitre 15	259
Le regard de Laura - Juin 1533, Venise	
Chapitre 16	273
La fièvre de Gritti - Fin mai à novembre 1533, Constantinople, Italie	
Chapitre 17	283
Le deuxième voyage - Fin septembre 1533, Constantinople, Anatolie	
Chapitre 18	297
La colère d'Ibrahim - Alep, hiver 1533-1534	
Chapitre 19	317
La chasse du Grand Vizir - Alep, hiver 1534	
Chapitre 20	331
Éclipse - Alep, mars 1534	
Chapitre 21	343
Alliances et complots - Alep, mars 1534	
Buda, printemps 1534	351
Chapitre 22	361
La tête ou la guerre - Tebriz, printemps-été 1534	
Chapitre 23	381
Le messager - Venise, fin octobre 1534	
Chapitre 24	399
Le Prince de Golconde - Venise, fin octobre 1534	
<b>Épilogue</b>	407
Uzès, septembre 2011	
<b>Bibliographie générale</b>	413
<b>Illustrations - Crédits photographiques</b>	417

